

pris pour la sauver ce qu'un homme eût tremblé de faire.

L'affection que Pierre portait à sa compagne se mêlait d'un respect qu'il ne pouvait entièrement comprendre, mais auquel il laissait aller son âme toute entière. Antoinette n'était-elle pas l'inspiratrice d'un projet qui faisait honneur à son nom et dont leur père commun, s'il eut vécu, eut été justement fier.

Et il sentait que de là-haut, Jean Rollais suivait encore les deux enfants qui avaient grandi ensemble sous son toit, et que du ciel il guiderait lui-même leur marche à travers les dangers.

Bientôt Pierre reconnut qu'ils approchaient des terres colonisées. Les sentiers étaient plus battus et plus nombreux. La forêt portait des traces non équivoques du passage fréquent des colons, et les arbres abattus indiquaient que l'on n'était pas loin des rives du Saint-Laurent.

A cette vue, leur cœur se gonfla d'espoir. Quelques jours encore, et ils reverraient leur cher grand fleuve, aux bords duquel s'était écoulé leur enfance et qui avait été témoin de leurs jeux.

XI.—HEUREUSE RENCONTRE.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, Pierre découvrit au nord une mince colonne de fumée qui montait vers le ciel. Quelque chose lui disait qu'il pouvait s'avancer avec assurance et qu'il trouverait des amis.